

INSTITUT DE FRANCE

LES RACINES

Conférence Nationale
des Académies des Sciences, Lettres et Arts



AKADEMOS
2025

**Des racines et des ailes :
la quête antithétique de l'Angevin Victor Pavie,
« gardien de la chapelle romantique »**

*Guy TRIGALOT,
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'ANGERS*

Le philosophe humaniste japonais Daisaku Ikeda (1928-2023), qui présenta le 14 juin 1989, dans la salle du Palais de l'Institut, à l'invitation de son ami Marcel Landowski, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, une communication fort remarquée intitulée « Art et spiritualité en Orient et en Occident », citait souvent cette maxime bouddhique : « Plus les racines sont profondes, plus les branches sont luxuriantes. Plus lointaine est la source, plus long est le fleuve¹. »

Si la longévité des valeurs et des institutions a constitué le socle de toutes les civilisations, cette pérennité a souvent été brutalement mise à mal par des révolutionnaires de tout acabit, critiquant la qualité des bases mêmes de ces sociétés, leurs racines, ou leurs manifestations, ou bien encore les deux, désireux surtout, de fonder quelque chose de neuf, à l'instar d'un jardinier qui, voulant replanter des bulbes frais afin d'obtenir une nouvelle floraison, détruit ses carrés, retourne entièrement la terre et évacue les traces anciennes de ses semis. Les choses ne se passent pourtant jamais aussi simplement tant de multiples nuances et paradoxes s'invitent et complexifient la question.

Ainsi en est-il du romantisme français, mouvement réformateur des idées et des arts. Ce n'est pas la moindre de ses spécificités que de nous présenter des caractéristiques en apparence opposées : un élan révolutionnaire doublé d'un attachement aux valeurs du passé. Si l'objet du mouvement fut bien de renverser un ordre littéraire et artistique établi, et si la motivation de ses troupes fut bien l'émancipation d'une jeunesse qui se cherchait, on assista paradoxalement à la défense, par ces mêmes romantiques, du catholicisme millénaire et de la royauté séculaire, tous deux mis à mal par deux événements encore récents : la Révolution qui, se déclarant « refondatrice », avait sapé les bases de l'Ancien Régime, le « déracinant » même littéralement, et le Premier Empire qui, bien qu'ayant restauré la liberté de culte, l'avait aussi octroyé à d'autres courants spirituels, rompant de fait avec la religion d'État. De plus, ces bouleversements politiques contribuèrent d'une part, à amplifier l'individualisme contenu en germe dans la Déclaration des droits de l'homme, stimulant grandement l'imaginaire romantique, mais donnèrent naissance d'autre part, au fameux « mal du siècle » empreint de la nostalgie d'une grandeur passée.

En suivant le parcours de Victor Pavie (1808-1886), archétype du jeune romantique, nous assistons à la naissance de ces passions ambiguës, à leur fusion éphémère dans l'idéal du premier romantisme, puis après une longue période de tiraillement voire de déchirement, à leur transformation en un nouveau conformisme, bien différent de l'idéalisme hugolien.

¹ N. DAISHONIN, *Écrits*, 125, Tokyo, S.G., 2019, p. 950-954.

Et comme Pavie fut l'ombre, longtemps, et le disciple, toujours, de Victor Hugo, le maître d'œuvre de l'édifice romantique, nous accorderons une large place à la parole du grand poète.

Des racines

Les romantiques s'intéressent aux racines les plus lointaines de l'humanité, puisant leur inspiration à ses origines mêmes. La Bible, les textes oubliés exercent une influence majeure sur ces âmes neuves. En outre, la plupart des jeunes hommes de 1820 – les jeunes filles n'ayant malheureusement pas les mêmes droits – ont bénéficié d'une éducation où les classiques grecs et surtout latins prédominent. Cette culture antique forme l'architecture de leur pensée. Mais la monarchie rétablie rejette l'Antiquité tant adulée sous Robespierre et Napoléon ; alors la jeunesse, sans renier totalement les Antiques, accorde sa préférence à d'autres époques, plus proches mais délaissées, le Moyen Âge et la Renaissance notamment.

Dès 1823, les poètes de la *Muse française* : Soumet, Guiraud, Hugo, Vigny, Deschamps... prennent comme modèle principal le grand Chateaubriand, recherchant, par-delà les décennies, les sources vives de l'inspiration. Il est vrai que la Révolution et l'Empire ont davantage privilégié la raison et le dogme plutôt que l'exploration de l'intimité ou la mise en valeur des contradictions humaines. De fait, l'ancrage revendiqué auprès des illustres précurseurs que sont Chateaubriand, donc, mais aussi Madame de Staël et, ailleurs, Goethe ou Byron, par les romantiques des premiers temps, témoigne autant d'une volonté d'innover que d'une aspiration conservatrice. D'ailleurs, le journal qu'avaient fondé trois ans plus tôt Victor Hugo, avec ses frères et quelques amis, s'intitulait... *Le Conservateur littéraire*.

L'attirance pour le passé et les valeurs ancestrales que représentent le christianisme et la monarchie, traduit cette impérieuse nécessité d'un retour à la terre nourricière. La production d'œuvres ayant pour thème l'histoire de la France, de l'Europe, voire du monde, qui en découle est considérable et se poursuivra tout au long du XIX^e siècle. Alexandre Dumas et ses cent-vingt-deux romans historiques² pourrait à lui seul attester de cet engouement. Mais tous le partagent, Vigny avec son roman *Cinq-Mars ou Une Conjuration sous Louis XIII* (1826), Balzac, avant d'opter pour la peinture de mœurs de son époque, avec *Les Chouans* (1829), Musset avec sa pièce *Lorenzaccio* (1834), Hugo bien sûr avec ses drames, de *Cromwell* (1827) aux *Burgraves* (1843) ou ses romans *Bug Jargal* (1818), *Notre-Dame de Paris* (1831)³.

On porte une attention nouvelle à l'architecture et aux monuments. Après un utilitarisme à courte vue qui encourageait les constructeurs à se servir sur les lieux bâtis historiques et un certain vandalisme révolutionnaire qui tentait de faire disparaître toutes les traces de l'Ancien Régime, on assiste, dans les années 1820-1830, à une « frénésie-troubadour », ainsi qu'à une fascination pour les ruines. Des voix s'élèvent pour les protéger, et notamment celle de Victor Hugo, pionnier de la défense du patrimoine avec l'ode « La Bande noire » (1823), le pamphlet « Guerre aux démolisseurs ! » (1832) et le roman *Notre-Dame de Paris* (1831). En 1830, le baron Taylor, Charles Nodier et Alphonse de Cailleux publient les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, sorte d'encyclopédie illustrée permettant aux lecteurs de

² Cinquante-deux pour la période allant de 1700 à 1820, dix-huit pour celle du Grand Siècle, trente-et-un pour la période de la Renaissance et vingt-et-un pour celle du Moyen Âge.

³ Et plus tard : *L'Homme qui rit* (1869) et *Quatrevingt-treize* (1874).

découvrir les trésors du patrimoine français. La même année est créé le poste d'inspecteur général des monuments historiques que Prosper Mérimée occupera en 1834.

On assiste à un mimétisme formel qui revêt plusieurs aspects : le désir de faire connaître les auteurs oubliés en les commentant ou en les rééditant (le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle* de Sainte-Beuve fournit un bon exemple), ainsi que le recours aux formes poétiques anciennes (l'ode, le sonnet...), l'emprunt de vocables moyenâgeux (tels les prénoms et patronymes « Aloysius, « Jehant du Seigneur »).

Autre fait marquant : la grande influence de la bibliophilie, car le livre ancien constitue un objet de choix pour l'étude historique. L'un des plus célèbres bibliophiles, Charles Nodier, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, fut l'un des premiers à faire la promotion de la Renaissance, tant il concevait une véritable passion, littéraire et morale, pour ses écrivains qu'il regardait comme les inventeurs de la langue moderne.

Jusque-là, les hommes et femmes du XIX^e siècle considéraient d'une manière quelque peu indifférenciée, et comme sortant des brumes de l'Histoire, le Moyen Âge et la Renaissance. La faute à Chateaubriand qui avait d'abord condamné les auteurs du XVI^e siècle, pour leur attachement à l'Antiquité, ce qui, à ses yeux, avait empêché le développement d'une littérature nationale et surtout chrétienne. Les Romantiques ne furent donc pas tout de suite séduits par Ronsard, Du Bellay et consorts. Mais leur campagne contre les « classiques » au XIX^e siècle présente plus d'une ressemblance avec celle entreprise par les poètes de la Pléiade contre les « rhétoriciens » au XVI^e. On peut, dès lors, parler d'une véritable « filiation révolutionnaire », les valeurs de liberté, de résistance et d'énergie créatrice, observées à la Renaissance, étant bien à nouveau incarnées par les romantiques. Mais, comme nous le précise Brigitte Biot :

« Il faut attendre que les Classiques traitent les jeunes romantiques de “Nouveaux Ronsards”, visant avec cette “injure” leur volonté de révolutionner la langue, pour que Hugo et Sainte-Beuve, entre autres, relèvent l'affront et revendiquent le patronage symbolique de la Pléiade dans leur quête de liberté linguistique et poétique⁴. »

N'oublions pas enfin, un autre retour aux sources, celles plus mystérieuses car encore méconnues, qui touchent à la nature même de l'individu. Conséquence logique de la célèbre déclaration des droits de l'homme, l'introspection, la place des émotions et des passions, l'exploration des états de la conscience – des rêves aux expériences des tables tournantes –, figurent au premier plan des préoccupations des romantiques. Les racines du moi sont le grand sujet.

Victor Pavie naît à Angers en 1808. Son grand-père a fondé une imprimerie. Son père, Louis, l'a reprise et rachète également en 1812, le journal *Les Affiches d'Angers* auquel il ajoute un supplément littéraire *Le Feuilleton*. Ce sera là le terreau à partir duquel le jeune Pavie cultivera sa foi romantique et développera sa verve littéraire. Le fils cadet, Théodore, deviendra un éminent orientaliste parlant neuf langues et succèdera à Eugène Burnouf à la chaire de sanskrit du Collège de France. Les deux frères accueilleront avec la même ferveur le romantisme naissant.

⁴ B. BIOT, « Claude Faisant, Mort et résurrection de la Pléiade publié par Josiane Rieu avec la collaboration de... » in : *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n°49, 1999. pp. 82-83.

Victor, de nature tourmentée, cherche un appui solide, une source à laquelle s'abreuver. Il lit, dès ses treize ans, Nodier et Lamartine qui enflamment son cœur et son esprit. Lorsqu'il découvre les écrits de Victor Hugo, il en est bouleversé au point d'adresser au poète parisien des lettres emplies de passion. Dans le même temps, il ne manque pas de prendre sa défense dans le journal paternel. Chose qui lui paraît alors inouïe : Hugo lui répond ! Un peu plus tard en 1827, effectuant ses études de droit dans la capitale, Victor « d'Angers » rencontre Victor « de Paris » et décide d'être son plus fervent disciple. Durant les sept années qui suivent, il devient même, aux côtés de Sainte-Beuve – dont la disgrâce pour cause de liaison avec Adèle Hugo ne va pas tarder –, l'un des lieutenants du poète.

Mais après les années de ferveur romantique et les vertiges du tourbillon parisien, Victor Pavie, reçu avocat, doit retourner à contre-cœur dans sa province. Abandonnant la robe, il reprend l'imprimerie et le journal paternel en 1835. C'est l'époque où il vit de cruelles désillusions, liées d'une part à l'échec d'une relation amoureuse et d'autre part, à la distance, physique mais aussi morale, qui le sépare désormais d'Hugo dont il ne partage plus toutes les idées. La dépression le guette. Il revend l'affaire familiale en 1845.

Pavie a tout de même profité de l'intervalle pour publier, aidé de Sainte-Beuve et de David d'Angers, de très belles *Œuvres choisies* de Du Bellay ainsi qu'un recueil destiné à inspirer Baudelaire et ses « petits poèmes en prose » : *Gaspard de la Nuit, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*, d'Aloysius Bertrand, contre l'avis de tous, et dont la tonalité médiévale et fantastique le ravit.

S'ensuit alors pour lui, une vie de notable aisé, rentier et propriétaire, durant laquelle il écrit des poèmes, des critiques artistiques, des textes historiques, des mémoires ainsi que des récits de voyage. Il devient un acteur éminent de la vie culturelle à Angers. Vice-président, durant plusieurs décennies, de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, que son père, avec quelques personnalités érudites, avait fondée en 1828, il contribue à la résurrection de la vénérable compagnie établie en 1685 par Louis XIV et dissoute en 1793. Cofondateur et président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul à Angers, il joue également un rôle important au sein de l'Église locale, en tant que président des Cercles catholiques ouvriers et soutien très actif de la création de l'Université Catholique de l'Ouest en 1875.

Il prend goût pour les recherches patrimoniales locales, signant de nombreux articles qui paraissent au sein de revues et volumes illustrés⁵. Il publie également des portraits de personnalités oubliées⁶, des essais sur Louis XI, le Maréchal de Gié ou les Saint-Offange, des souvenirs d'enfance ainsi que les récits de ses rencontres avec les premiers acteurs du romantisme.

Victor Pavie garde, de plus, en mémoire les témoignages marquants de son père et surtout ceux de sa grand-mère : son mari condamné par le Tribunal révolutionnaire, et elle-même emprisonnée dans les geôles de la Terreur. Dans la famille Pavie, on était donc royalistes et dubitatifs devant les promesses de « Grand Soir ». Cela n'empêchera pas le jeune Victor de rejoindre la révolution romantique ; mais quand elle prendra des chemins plus radicaux, le jeune

⁵ Dans *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du Baron de Wismes de 1854 à 1876.

⁶ V. PAVIE, « Pierre Le Loyer, artiste angevin » et « Un artiste de plus (Sébastien Leysener) », *Mémoires de la SASA*, 6^e livraison, 4^e vol, Angers, 1842.

homme fera machine arrière, ne gardant de cette fibre révolutionnaire que le strict nécessaire et la limitant au seul domaine artistique.

Pavie a toujours été solidement attaché à sa terre natale et ce, de manière bien réelle, physique même. Il se consacre ainsi à l'herborisation et aux études botaniques, au sein de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire, multipliant les sorties sur le terrain et les articles dans le bulletin de la société. Faut-il y voir une volonté d'ancrage supplémentaire face aux événements de cette fin de siècle où tout a basculé, les paysages, les institutions, la science et les mœurs ? Quoi qu'il en soit, cet exemple d'enracinement, d'attachement au terroir et à son histoire inspirera des successeurs en Anjou, parmi lesquels l'académicien René Bazin qui ne cessera d'y revenir dans son œuvre romanesque.

Des ailes

L'une des plus importantes caractéristiques du mouvement romantique est la poursuite d'idéaux parmi lesquels se détachent deux buts principaux : la conquête de la liberté et l'amélioration de la condition humaine. Ces deux projets touchent à la fois la sphère individuelle et la dimension sociale comme le précise très tôt Lamartine : « [...] l'homme ne vit pas seulement d'idéal ; il faut que cet idéal s'incarne et se résume pour lui dans les institutions sociales⁷. »

Concernant le besoin irrépressible de liberté, les préfaces des premiers recueils de poésie de Victor Hugo ou celle de son premier drame, *Cromwell*, nous éclairent : le romantisme est bien concomitant à la Restauration, cette libération des temps dictatoriaux de l'Empire et de la Révolution, selon l'opinion d'une grande partie de la jeunesse du moment, et promesse d'une véritable régénération. On peut y lire : « Le temps [...] est venu, et il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde, les choses de la pensée⁸. »

Liberté de penser et liberté d'agir, nous dit Hugo, appliquant tout d'abord cela au domaine artistique : « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtre qui masque la façade de l'art ! Il n'y a ni règles, ni modèles ; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature qui planent sur l'art tout entier [...] »

Et de condamner ensemble tous les « anciens régimes » : « Il y a aujourd'hui l'ancien régime littéraire comme l'ancien régime politique⁹. » Mais, pour ne pas apparaître trop en contradiction avec son royalisme d'alors, il précise :

« La littérature actuelle peut-être en partie le *résultat* de la Révolution, sans en être l'*expression*. [...] La littérature actuelle, [...] est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, de tant de ruines récentes. Il faut le dire et le redire, ce n'est pas un besoin de nouveauté qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité, et il est immense¹⁰. »

⁷ A. de LAMARTINE, *Méditations poétiques*, Seconde préface « Des Destinées de la Poésie », février 1834.

⁸ V. HUGO, *Cromwell*, Préface, octobre 1827.

⁹ *Idem*.

¹⁰ *Idem*

La nouvelle poétique s'applique aussi bien aux sujets abordés, triviaux voire grotesques, « politiquement incorrects » comme nous le dirions aujourd'hui (le peuple, les parias, la sensualité...), ou peu explorés (le moi, les pays lointains, les périodes « obscures »...), qu'à la forme utilisée pour en parler. La créativité de George Sand offre une place au patois berrichon, jusque-là méprisé, celle de Victor Hugo s'exprime par exemple dans la géométrie novatrice des vers du poème « Les Djinns » des *Orientales*, dans ceux, brisés, du *Roi s'amuse* ou dans l'argot employé dans *Les Misérables*. C'est que, nous explique-t-il encore : « La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. [...] Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées¹¹. »

L'autre grand combat est celui qui vise à résoudre la question sociale, non pas dès les débuts du mouvement – même si Hugo évoque cette mission dès 1821¹² –, mais lorsque, mûr et établi dans les esprits, il incite certains auteurs à relever le défi. C'est cette attente d'un monde meilleur que décrit Lamartine lorsqu'il déclare que « le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre ; la poésie aura d'ici là de nouvelles, de hautes destinées à remplir¹³. » Pour autant, le même Lamartine accomplissant huit mandats de député, Dumas père convoyant des armes par voilier pour soutenir Garibaldi, Sand œuvrant auprès de ses amis républicains ou Hugo menant une carrière politique, tour à tour pair de France, député puis sénateur, montrent l'exemple d'intellectuels qui n'attendent pas tout de la seule poésie et luttent âprement dans le monde réel pour concrétiser leurs engagements.

On pourrait résumer cet élan en disant que les protagonistes de la première moitié du XIX^e siècle ont confiance, à des degrés divers, dans le progrès. L'art, la politique, la dénonciation des injustices, la description d'un monde idéal à venir sont les moyens dont ils disposent et usent sans compter. Certains vont ensuite adhérer aux « nouvelles technologies » du temps : machines à vapeur, découvertes astronomiques, photographie... D'autres prendront le contrepied de cette marche en avant, choisissant une posture antimoderne garante à leurs yeux de la conservation des valeurs mises à mal par ce même progrès.

Lorsque Victor Pavie adopte, adolescent, le credo romantique, c'est, pour lui, le temps de l'envol. Il se sent d'âge à larguer les amarres, à couper les liens avec le monde ancien dont certaines conceptions statiques s'opposent au flux vital de sa jeunesse. Par la suite, il partage lutte d'idées, provocations verbales ou vestimentaires (que l'on songe au gilet rouge de Théophile Gautier au Théâtre-Français), rires, larmes, exaltations, serments...

Le jeune homme sera de tous les combats, au plus près de la création hugolienne, retrouvant certains brouillons égarés (tel le fameux poème « La Pente de la rêverie ») ou chargé par Hugo lui-même d'écrire la proclamation du romantisme dont l'Angevin a souligné l'impérieuse nécessité et même esquissé quelques grandes lignes. Devant les hésitations finales de son jeune ami, le Maître se décidera à l'écrire lui-même et signera... la célèbre préface de *Cromwell*.

¹¹ *Idem*.

¹² « [...] Quoi ! mes chants sont-ils téméraires / Faut-il donc, en ces jours d'effroi, / Rester sourd aux cris de ses frères ? / Ne souffrir que pour soi ? / Non, le poète sur la terre / Console, exilé volontaire, / Les tristes humains dans leurs fers. [...] » V. HUGO, « Le Poète dans les Révolutions », *Odes et Ballades*, 1821.

¹³ A. de LAMARTINE, *Méditations poétiques*, Seconde préface « Des Destinées de la Poésie », février 1834.

À Paris, Victor Pavie, sur un nuage – preuve que des ailes lui ont poussé –, dîne chaque semaine chez Hugo rue Notre-Dame-des-Champs. C’est un membre fidèle du Cénacle. Il est en outre chaperonné par le sculpteur et ami de son père, David d’Angers et rencontre dans son atelier les célébrités du moment. Il côtoie Nodier qui l’accueille à l’Arsenal, Delacroix, Sainte-Beuve et Dumas – qui s’arrêtera chez lui à Angers lors de sa tournée républicaine en Vendée pour le compte de La Fayette. Le jeune Pavie vole de découverte en découverte, fait la connaissance de son cher Lamartine, conduit chaque soir une troupe d’une trentaine d’étudiants angevins à la bataille d’*Hernani*.

À Angers, il répond à coups d’articles dans la presse locale à la polémique littéraire qu’il a lui-même créée, réserve un château à vendre en bord de Loire aux Hugo, ceux-ci ayant un temps envisagé de s’installer en Anjou, invite et reçoit Madame Hugo, son père ainsi que Léopoldine à son mariage dans la campagne angevine, tente même l’aventure d’un cénacle chez lui à Angers.

Par ailleurs, et grâce à David d’Angers, Victor Pavie voyage. Une première fois, en 1828, accompagnés de Théodore, nos amis embarquent pour Londres, à la rencontre du grand Walter Scott que le statuaire veut immortaliser¹⁴. Le second voyage, entrepris seul avec David, l’année suivante, est encore plus mémorable, puisqu’ils sont reçus à Weimar par Goethe qui accepte que le sculpteur réalise son buste. Sans minimiser la forte impression que fit le jeune Angevin auprès de tous les auteurs, peintres ou musiciens qui le rencontrèrent, du fait de son caractère sérieux autant que passionné, sa sensibilité et sa riche personnalité, ces périples ne furent sans doute pas pour rien dans l’accueil enthousiaste qu’il reçut.

Comme la plupart de ses camarades, et sans doute un peu influencé par le fervent patriotisme de David d’Angers, Pavie est garde national en 1830. Il croit même un temps aux promesses républicaines de 1848. Assez vite déçu, il se détourne de la politique pour se consacrer aux actions charitables.

On peut comprendre qu’étant monté si haut, la chute que représente pour lui, le retour en province, ait été douloureuse. Les relations avec Hugo vont se distendre au fur et à mesure des choix du poète, trop progressistes aux yeux de Pavie, qui continuera néanmoins d’entretenir une correspondance avec son ancien mentor et avec Adèle Hugo. Les deux hommes se reverront avec émotion une dernière fois en 1872. Mais si Hugo est alors en passe de devenir le « poète de la République », Pavie lui, assume son statut de « gardien de la chapelle romantique » ainsi que l’a surnommé Sainte-Beuve. Fidèle aux absolus de la première heure, il ne partage pas l’évolution « libérale » du mouvement.

De l’antithèse romantique

De nombreux chercheurs ont souligné ce que nous venons d’entrevoir : il est difficile de parler *du* romantisme, concept flou, changeant selon les personnes et les époques ; il serait préférable de dire : *les* romantismes. Cet auteur sera moderne, celui-là antimoderne, d’autres encore passeront d’une position à l’autre au fil du temps. Quant à tenter de résumer cette mouvance à une querelle avec les Classiques, cela n’est pas davantage satisfaisant, Hugo ayant

¹⁴ Le refus essuyé sera dû – selon David –, au ressentiment tenace du Britannique face à des Français, coupables d’être... compatriotes de l’Ogre Napoléon.

démontré que de nombreux auteurs classiques furent aussi des rebelles dans un premier temps, et que finalement, seule comptait la distinction entre le beau et le laid.

La Bruyère avait caractérisé l'antithèse comme étant une « opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre¹⁵ ». Hugo, maître de la figure de style, décrit celle-ci comme :

« universelle, toujours et partout ; c'est l'ubiquité de l'antinomie ; la vie et la mort, le froid et le chaud, le juste et l'injuste, l'ange et le démon, le ciel et la terre, [...] l'esprit et la chair, le grand et le petit, [...] le moi et le non-moi, l'objectif et le subjectif [...] ; c'est cette sombre querelle flagrante, ce flux et reflux sans fin, ce perpétuel oui et non, cette opposition irréductible, cet immense antagonisme en permanence¹⁶ [...] »

Privilégions donc une approche qui implique d'accepter la contradiction, de la dépasser même, pour goûter l'« harmonie des contraires » si chère à Victor Hugo. Le romantisme sera ainsi, tout à la fois, révolution *et* restauration.

La physique quantique nous apprend que deux particules sont capables de rester connectées, quelle que soit la distance qui les sépare. Pour le poète, les sources cachées dans les profondeurs terrestres et les ailes sillonnant les cieux sont absolument de même nature. L'arbre, constitué de racines et de feuilles vivant en totale interdépendance, est un organisme unique. Que les racines ne remplissent plus leur mission et c'est toute la structure qui dépérit. Que les feuilles ne fassent plus leur travail et c'est l'arbre entier qui meurt. Parler des racines ne pourrait donc s'envisager du seul point de vue de l'origine, tant la source est indissociable de son achèvement, et la cause de son effet. Les deux bornes du processus se définissent d'ailleurs par leur rapport à l'autre, – en tant que « début de » celui-ci ou « fin de » celui-là – et constituent un tout. Une source, pas plus qu'un achèvement, ne sauraient exister isolément, séparément. Dès lors, seule subsiste la globalité du phénomène, seule demeure une souterraine continuité.

Une grande différence de perception existe entre Pavier et Hugo quant à l'appréciation de l'apparente dichotomie contenue dans l'expression « des racines et des ailes » et surtout quant aux conclusions qu'ils en tirent. Victor Hugo résout le problème en unifiant patrimoine moral et idéal. C'est son propos constant et notamment celui qu'il tient dans l'ouvrage *William Shakespeare* :

« Trop de matière est le mal de cette époque. De là un certain appesantissement. Il s'agit de remettre de l'idéal dans l'âme humaine. Où prendrez-vous de l'idéal ? où il y en a. Les poètes, les philosophes, les penseurs sont les urnes.[...] Versez tous les esprits depuis Ésope jusqu'à Molière, toutes les intelligences depuis Platon jusqu'à Newton, toutes les encyclopédies depuis Aristote jusqu'à Voltaire¹⁷. »

Hugo avait noté, dès 1827, la continuité des héritages : « Rien ne vient sans racine ; la seconde époque est toujours en germe dans la première¹⁸ », et traité à nouveau la question dans *La Légende des siècles*, œuvre ayant pour but, selon ses mots, d'« exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique ; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects,

¹⁵ J. de LA BRUYÈRE, *Les Caractères* (55, IV, Des ouvrages de l'esprit).

¹⁶ V. HUGO, *William Shakespeare* (Deuxième partie, Livre I, Shakespeare - son génie), Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs, 1864, p. 247-288.

¹⁷ V. HUGO, *William Shakespeare*, Livre V, « Les esprits et les masses », VIII, Librairie internationale, Paris, 1864.

¹⁸ V. HUGO, *Cromwell*, Préface.

histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière¹⁹ ».

Un amarrage solide évite, certes, de tomber pendant les tempêtes, mais pour Hugo, être enraciné c'est aussi et surtout, tirer parti des racines, pour agir. L'énergie apportée est alors transformée et utilisée pour construire.

Pour Victor Pavie, la lumière de la synthèse hugolienne semble décidément trop vive. Vers la fin de sa vie, il signe un texte, *Le Dernier Homme des champs*, révélateur de sa pensée, mais également de celle de nombre de ses contemporains, ne parvenant pas encore tout à fait à digérer les soubresauts du XIX^e siècle. Notre Angevin voyant ses aspirations premières, forcément érodées par la réalité, se réfugie dans une posture réactionnaire, c'est-à-dire critique de la modernité.

Pavie s'engage alors dans les œuvres chrétiennes qui lui apportent à la fois une réponse à sa quête existentielle – il trouve son moi ultime, dissout en Dieu –, une satisfaction immédiate – il agit concrètement pour le bien de ses semblables – et une issue à la question du bonheur terrestre – il la remplace par la promesse du Paradis.

Son enracinement tout à fait vertical lui permettra de résister aux violents changements de son époque, mais l'immobilisera aussi, le figera en somme. Être le « gardien de la chapelle romantique » n'était-ce pas s'occuper d'un édifice en ruines ?

Le va-et-vient, la tension même, entre la volonté d'innover et la soif d'apprendre auprès des Anciens, entre le risque créatif de la jeunesse et les penchants conservateurs de l'âge, entre la tentation de l'envol et l'attrait de l'enracinement, paraissent éternels. Entraîné par ces courants contraires, chacun puise ainsi de manière différente dans les couches souterraines du passé, choisissant quels « nutriments » absorber, jusqu'où aller, comment les utiliser, afin de renforcer l'ancrage à ce même passé ou au contraire, créer de nouvelles fleurs. Mais, pour revenir à notre maxime initiale, plus nous nous éveillerons à l'immensité de notre héritage, plus nous aurons de possibilités créatives. Car, quoi qu'on en dise, nous nous inscrivons toujours dans le continuum. Fruit d'innombrables causes lointaines en même temps que graine de multiples effets futurs, notre moi, central, aura toujours des racines et des ailes.

¹⁹ V. HUGO, *La Légende des siècles*, Préface.